

La première zone industrielle de la ville

De par sa situation géographique jugée très favorable, l'île des Carmes offre très tôt tout ce que recherchent les industriels.

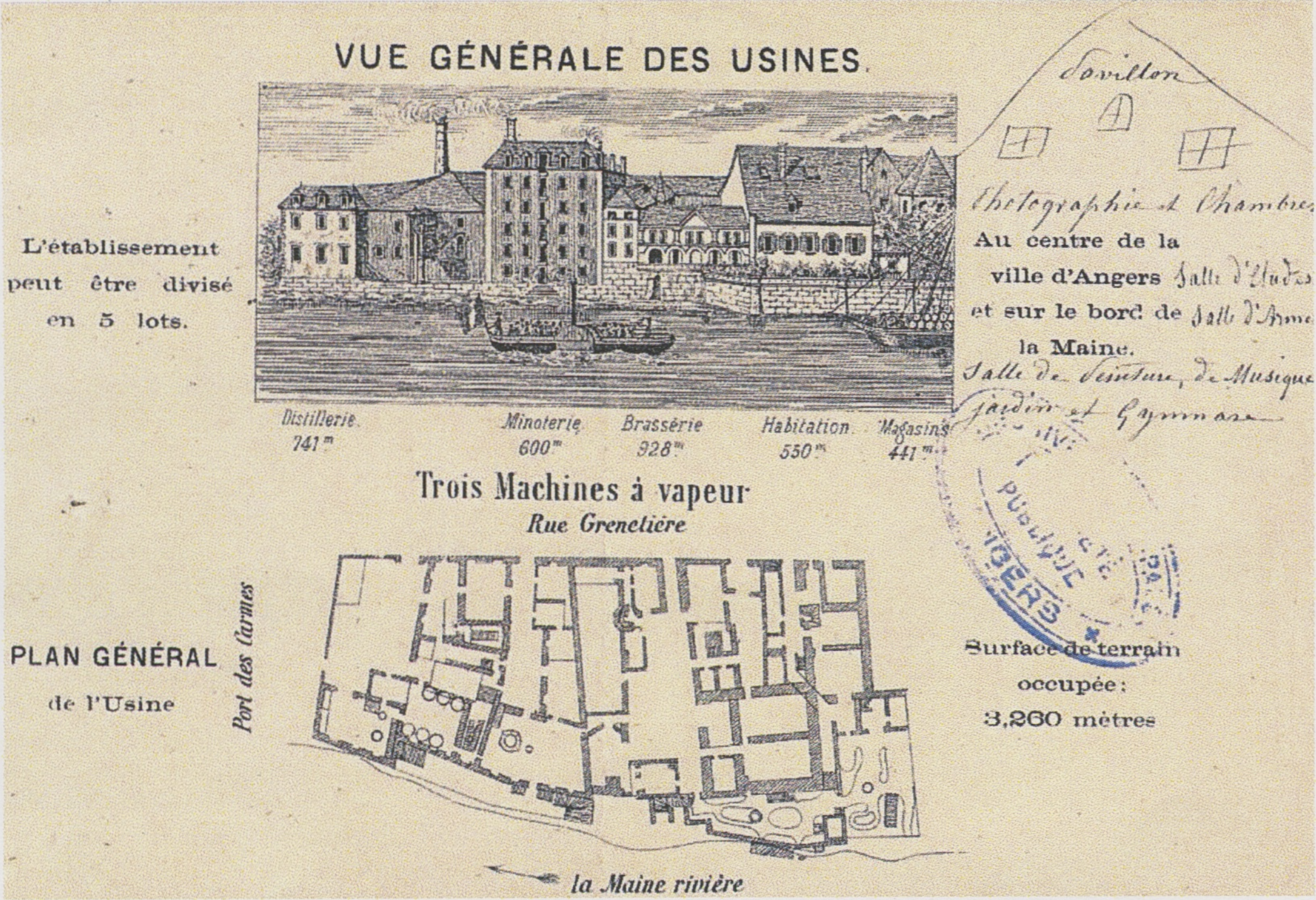
HISTOIRE ANGEVINE

Par Sylvain BERTOLDI, Conservateur des Archives d'Angers

Ladoutre, quartier outre Maine, concentre les premières usines de l'industrie naissante aux XVIII^e-XIX^e siècles, et plus spécialement l'île des Carmes, rattachée à la rive droite en 1866 par les boulevards Henri-Arnauld et du Ronceray. Déjà une raffinerie de sucre de canne y fonctionnait depuis les années 1670. La vente des biens nationaux ecclésiastiques en 1790-1791 offre de vastes bâtiments aux entrepreneurs, ce que traduit bien la voirie en 1792 : la petite rue longeant l'église des Carmes, jusqu'à la rue Grenetière, est dénommée rue Filature et la rue des Carmes, rue Mécanique.

« Le quartier le plus industriel de la ville »

L'île offre à cette époque tout ce que recherchent les industriels. Elle se trouve placée au nœud des communications terrestres et fluviales, sur l'unique pont de la ville, par où passent toutes les routes royales et départementales, et au débouché des rivières navigables du Loir, de la Sarthe et de la Mayenne. À une époque où la navigation constitue le moyen de transport principal, avoir un débouché direct sur la Maine est un avantage appréciable. En 1834, l'industriel Pierre-Constant Guillory, fondateur de la Société industrielle d'Angers et de Maine-et-Loire, vante cette position « extrêmement favorable » qui fait de l'île « le quartier le plus industriel de la ville » (Notice sur l'établissement industriel de M. Guillory aîné, d'Angers, composé de sucrerie indigène, raffinerie, distillerie et féculerie, Angers, Ernest Lesourd, 1834). « Outre ses deux superbes minoteries, poursuit-il, l'une avec huilerie et l'autre avec filature de laine, mues par la vapeur, cette île,



Vue générale des usines Sailland en 1864. Elles étaient propriété d'Henri Sailland, grand-père de Maurice-Edmond Sailland, dit Curnonsky. Archives municipales Angers, 10 201

qui n'a que quatre cents mètres de longueur, possède trois filatures de coton, dont l'une mise en mouvement par la vapeur ; trois brasseries de bière, une salpêtrerie, une raffinerie de sucre, des ateliers de mécanique [...] ; des fabriques de chapeaux de soie et de feutre ; des entrepôts [...] ». Les minoteries sont celles des associés Cesbron, Foucault et Moreau-Maugars, rue Grenetière, et de Julien-Alexis Oriolle, rue Beaurepaire. Cette dernière aura une longue filiation jusqu'à la filature Buirette et Gaulard, rue de la Brise-potière. Pour le coton, la filature d'Aimé Renault, dans l'ancien couvent des Carmes, est la plus moderne. Les brasseries se trouvaient rue Grenetière, de même que la salpêtrerie de Leterme-Saulnier, tandis que la raffinerie de sucre Radigon et Guérin, transformée en savonnerie en 1844, se situait rue Beaurepaire.

Déjà, en 1828, Guillory lui-même ouvre une raffinerie de sucre de betterave en 1828, à la proue de l'île, face à l'école royale des Arts et Métiers. Il y introduit les derniers perfectionnements de cette nouvelle industrie. Malheureusement, sa mauvaise santé le contraint à abandonner son exploitation en 1835 et à louer les bâtiments au « mécanicien » Christophe Bérendorf en 1836 : début d'une entreprise de fondrie et de construction de machines qui prospère jusqu'à la fin des années 1920, sous le nom de Laboulais. L'apparition des machines à vapeur hérissent l'île de hautes cheminées. La nouvelle source d'énergie donne naissance à des activités très diverses au sein d'une même entreprise. La spécialisation ne vient que plus tard. Ainsi, l'établissement de Cesbron, Foucault et Moreau-Maugars, près du grand pont, combine-t-il en 1831

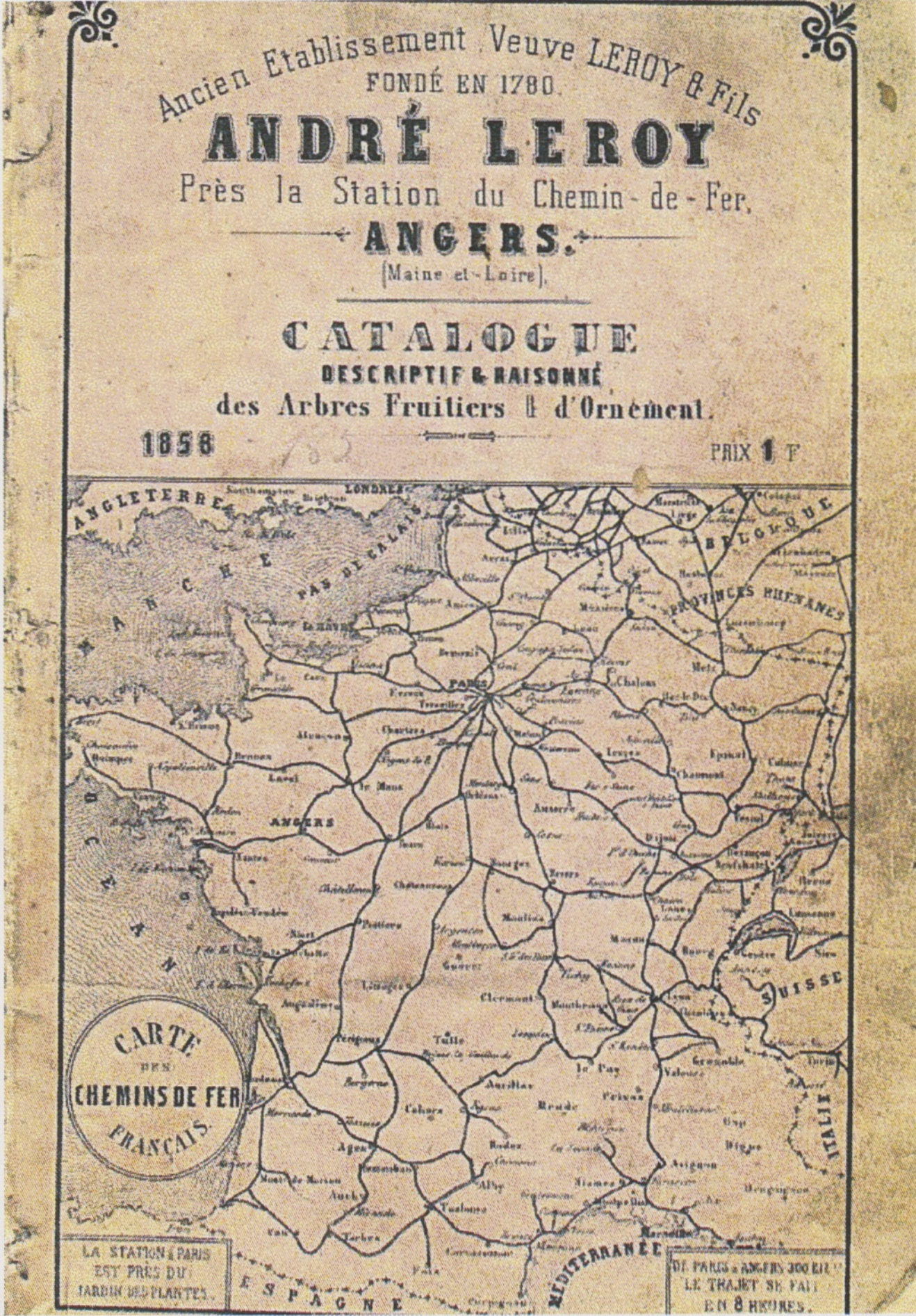
huilerie, minoterie, filature de laine et scierie de bois de placage. Cette polyvalence industrielle s'éteint peu à peu au Second Empire et l'urbanisation du quartier conduit les entreprises à émigrer peu à peu pour trouver ailleurs de plus vastes terrains, du côté de l'abattoir, vers Reculée ou au nord-est de la ville : début du déplacement des industries vers la périphérie de la ville, par anneaux concentriques progressifs.

La suite, dimanche prochain, de cette thématique consacrée à l'industrie avec Angers, capitale de l'industrie foraine.

HISTOIRE ANGEVINE

L'actualité Des archives

Un catalogue des pépinières Leroy



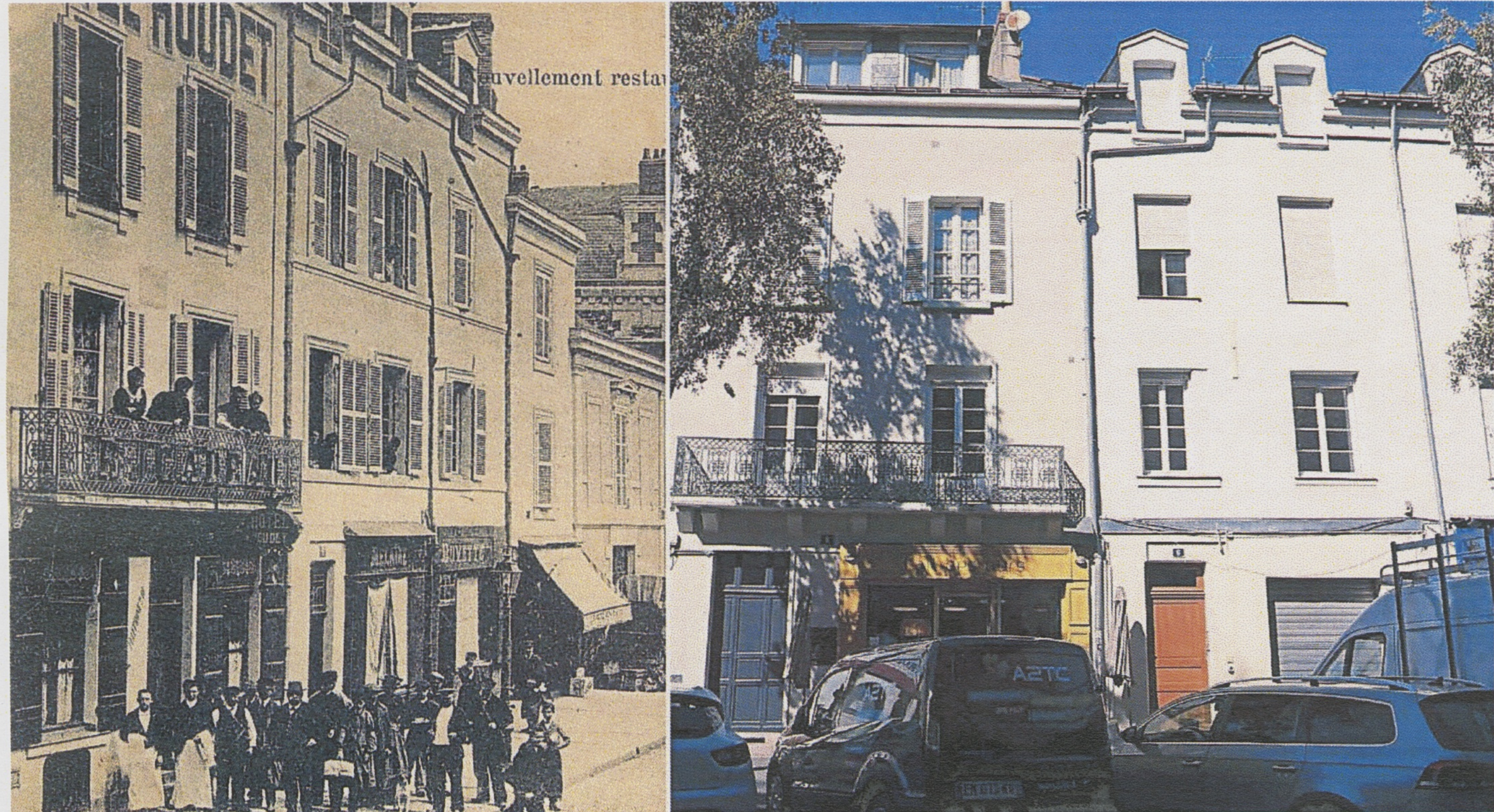
Catalogue des pépinières André Leroy, 1858. Archives municipales Angers, 1 J3179

Les catalogues d'horticulteurs du milieu du XIX^e siècle sont rares. Seuls les plus importantes maisons en éditaient. L'un d'eux, des pépinières André Leroy, entreprise phare de la ville, vient d'être proposé aux Archives municipales. Alors située à l'emplacement de l'Université catholique de l'Ouest, elle représentait 168 hectares de cultures, 110 étant plantés en fruitiers et 58 en arbres et arbustes d'ornement. 10 autres hectares

étaient consacrés aux collections de pieds mères et aux châssis de multiplication. Un personnel d'environ 300 ouvriers était encadré par 26 contremaîtres. Le catalogue de 1858 se partage pour moitié entre arbres fruitiers et arbres forestiers et d'ornement. Pour la rhubarbe par exemple, il énumère pas moins de 9 variétés. Pour les séquoias, il en propose 4, mais pas de séquoia nain, espèce dont on a beaucoup parlé récemment.

avant-à Près

L'aristocratie du commerce à Thiers-Boisnet



L'hôtel Houdet (à gauche sur la photo), 8, rue Boisnet, vers 1910. Archives municipales d'Angers, 4 Fi 2282. Le bâtiment est occupé aujourd'hui, en son rez-de-chaussée, par un restaurant. À droite, photo CO - Josselin CLAIR

Au début du XX^e siècle, le quartier Thiers-Boisnet était le domaine de l'aristocratie du commerce et des petites industries. Les « négociants en gros » et patrons de petites entreprises étaient propriétaires de leur

négoce et résidaient sur place, ce qui fait que Boisnet était très bourgeoisement habité. Il y avait les Martin-Rondeau (fers et métaux), les Girard et les Pertus (parapluies), les Riobé et Couée (tissus en gros), Bouvet (vê-

tements), Bazin (fabrique de broderies)... et aussi un hôtel, proche de la place Hérault, que l'on voit sur la gauche du cliché. En 1906, il est rénové et des cartes postales sont éditées. Elles

n'omettent pas de préciser qu'il est équipé du téléphone et de l'électricité. Malgré tout, l'établissement est liquidé en janvier 1912. L'imprimerie angevine de Georges Houssin le remplace.

Par u

Dans la tourmente de l'été 1940

Auteur d'ouvrages à caractère historique et de beaux livres, Christian Dureau, alias Elie Durel, s'est penché sur le journal tenu par Albert Thirault qu'il a préfacé, commenté, annoté et documenté : « Une famille angevine dans la tourmente-été 1940 » est paru en mars aux éditions La Geste. Ancien officier de cavalerie et authentique héros de la Grande Guerre, Albert Thirault est employé en 1940 comme personnel civil au dépôt du Génie. Lorsque les Allemands arrivent à Angers, avec sa famille, il prend la route de l'exode et tient un journal où il consigne au jour le jour leur vie quotidienne et les événements. Elie Durel est également l'auteur de « Peau de marbre, un cadavre angevin », paru dans la collection Le Geste Noir.



ÇA S'EST PASSÉ LE 30 SEPTEMBRE 1883

Le premier ballon de la Ville

La Ville d'Angers inaugure son premier ballon, baptisé... « La Ville d'Angers ». Il cube 600 000 litres de gaz. L'ascension a lieu sur le Champ de Mars, avec l'aéronaute Porlier, membre de l'Académie d'aérostation météorologique de France, auteur de nombreux vols dans toute la France. Les Angevins pouvaient s'inscrire pour participer à l'ascension. Finalement, le vol n'emporte que Porlier et Pierre

Bellanger, fabricant de corsets rue Bodinier. Le ballon atterrit entre Coutures et Chemellier. « À peine était-il descendu, note L'Écho saumurois du 3 octobre, qu'une foule de personnes attirées par ce spectacle nouveau accourait de tous côtés pour contempler le roi des airs. » Un dîner est offert aux aéronautes par un habitant de Saint-Ellier.